

Paradoxes & problèmes

JOHN DONNE

Paradoxes & problèmes

Traduit de l'anglais par

PIERRE ALFERI

I D E M • V E L L E



A C • I D E M • N O L L E

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2011

TITRE ORIGINAL
Paradoxes and Problems

PARADOXE I

Que tout se tue.

À espérer, à conspirer sa propre mort tout vivant est contraint. Non par la nature seule, qui le parfait, mais par l'art et l'éducation, qui la parfont. Les plantes, mues et habitées par la plus basse des âmes, qui par suite ne veulent ni n'agissent, aspirent à une fin, une perfection, une mort. Elles emploient leurs esprits à l'atteindre; l'ayant atteinte, elles languissent et se fanent. Plus l'industrie de l'homme les chauffe, les chérit et les choie, plus tôt elles poussent jusqu'à cette perfection, cette mort. Or, si parmi les hommes ne pas défendre c'est tuer, quel odieux meurtre de soi est-ce de ne pas se défendre? Parce qu'elles négligent cette défense les bêtes se tuent elles-mêmes: parce qu'elles nous dépassent en nombre, en force, en liberté sans loi. Il en va ainsi des chevaux. Entre les autres bêtes, celles qui héritent un grand courage de parents très vaillants qui les ont élevées, et qu'ont améliorées des soins artificiels, se rueront vers leur mort sans être stimulées par l'éperon, dont elles n'ont pas besoin, ni par l'honneur, dont elles n'ont pas

Paradoxes & problèmes a paru pour la première fois de manière posthume, et partiellement censuré, en 1633. Il ne fut publié dans son intégralité qu'en 1980, dans l'édition d'Helen Peters, Oxford, Clarendon Press.

© William Wegman, *Reading Two Books*, 1971. Épreuve à la gélatine d'argent (36,2 x 26,7 cm), pour la photographie de couverture.

© Éditions Allia, Paris, 1994, 2011.

l'idée. Si donc le brave se tue, qui excusera le lâche? Ou comment l'homme s'affranchira-t-il de cela, que nous tenons du premier homme? Sauf que nous ne pouvons nous tuer parce qu'il nous a tués tous. Mais pour que rien ne puisse réparer la ruine commune, chaque jour nous tuons nos corps par des abus et nos esprits par des angoisses. Pour nos facultés, se souvenir tue la mémoire. Pour nos sentiments, désirer, le désir. Pour nos vertus, donner, la générosité. Et ces choses ne se tuent que dans leur dernière et suprême perfection : après la perfection immédiatement vient l'excès, qui change la nature et le nom, et fait d'elles autre chose. Si donc les meilleures des choses se tuent plus vite (car aucune perfection ne dure) et si toutes s'efforcent vers cette perfection, toutes travaillent à leur mort. Le cadre même du monde (s'il était possible à Dieu d'être oisif) parce qu'il a commencé devrait aussi mourir. Alors, dans cette oisiveté que nous prêtons à Dieu, qui pourrait tuer le monde sinon le monde lui-même, hors duquel il n'est rien?

PARADOXE II

Qu'il sied aux femmes de se peindre.

La laideur est odieuse; ce qui la relève peut-il l'être aussi? Qui interdit à celle qu'il aime de se ceindre la taille, de corriger en se chaussant sa boiterie, de se blanchir les dents ou de parfumer son haleine? Que le visage soit objet de plus d'attention importe pourtant davantage. De même que les pécheurs avoués sont toujours châtiés, mais que les avisés, les sournois qui sévissent sans témoins le font sans châtiement, de même les parties secrètes demandent moins d'égards. Mais du visage, exposé à tout examen et contrôle, il n'est de soin trop jaloux. Il attire l'œil curieux, mais il est encore très sujet au divin contact entre tous, au baiser, cette étrange et mystique union des âmes. Si elle se prostituait à un homme de valeur plus haute que la tienne, avec quelle raison, quelle violence te plaindrais-tu? Alors, faute de ce moyen prompt, aisé d'y remédier, vendre son corps à la ruine, à la difformité, ravisseurs tyranniques et soudains défloeurs des femmes, quel odieux adultère est-ce donc? Dans son visage, tu n'aimes rien plus que la couleur, et

cette peinture y pourvoit. Pourtant, tu la détestes, non parce qu'elle est telle, mais parce que tu le sais : idiot, que seule rend heureux l'ignorance. Les étoiles, le soleil, le ciel que tu admires sont hélas sans couleur, mais beaux de sembler colorés. Si ce semblant ne te satisfait pas chez elle, tu recevras bonne assurance de sa couleur en la voyant se l'appliquer. Que l'on peigne son visage sur une planche ou un mur, tu l'aimeras, et la planche et le mur. Peux-tu donc le haïr, quand il sourit, parle et embrasse, parce qu'il est peint ? Le visage de la terre à la saison la plus plaisante n'est-il pas fraîchement peint ? Ne sommes-nous pas charmés de voir en peinture des fruits, des oiseaux et des bêtes, plus que de les voir en nature ? Avec plaisir ne contemplons-nous pas les formes peintes de démons et de monstres que vrais nous n'osons regarder ? Nous parons à la ruine de nos maisons, mais d'abord la froide tempête nous en prévient et à sa faveur nous saisit. Nous reprenons les accrocs, lavons les taches de notre vêtement, mais d'abord l'œil et tout le corps sont offensés. Or, par cette providence des femmes, cela nous est épargné. Lorsque tu l'embrasses, que ton souffle l'effleure, si tu vois se défaire la peinture, tu es fâché ; le seras-tu si elle tient ? Tu l'as aimée ; si tu te mets à la

haïr, c'est qu'elle n'est plus peinte. Prétendras-tu que tu la haïssais déjà ? Alors tu l'as aimée et haïe tout ensemble. Sois constant, pour une fois : aime qui te montre autant d'amour en se donnant cette peine pour te paraître aimable.

PARADOXE III

*Que les hommes vieux sont
plus fantasques que les jeunes.*

Qui peut lire ce paradoxe qu'il ne me pense plus fantasque que je n'étais hier quand je ne pensais pas ainsi? Et si un jour produit en moi un si sensible changement, que ne fera le poids des ans? Être fantasque est chez l'homme jeune un débordement calculé, une folie de ruse; chez le vieil homme, dont les sens ont fané, ce devient naturel, donc plus parfait et plein. Lorsque nous dormons, en effet, notre fantaisie est plus forte, et de même avec l'âge, qui est la somnolence du sommeil profond de la mort. Ils nous taxent de l'inconstance qu'eux-mêmes, jeunes, se permirent. En sorte que, réprouvant ce qu'ils approuvèrent, ils nous surpassent en inconstance, puisqu'ils ont changé une fois de plus que nous. Ils sont même plus vainement occupés que nous à se vêtir d'artifices. Car nous, quand nous sommes tristes, portons du noir; vigoureux, du vert; délaissés, du brun; cédant à nos sentiments intimes, les livrant sans façon aux autres. Mais eux, ils prescrivent des lois et

soumettent le noble, le clerc, le marchand et tous les états à de particuliers usages. Les vieux de notre temps ont avec patience changé leurs propres corps, beaucoup de leurs lois, beaucoup de leur langage, leur religion elle-même, et cependant ils nous accusent. Être amoureux est convenable et naturel pour un jeune homme; pour un vieil homme, c'est très fantasque. Et cette bizarre humeur, cette jalousie qui cherche et qui ne trouve point, qui enquête et qui se repent de savoir, est chez eux très commune quoique très fantasque. Mieux, ce qui n'échoit jamais aux jeunes est chez eux très fantasque et naturel, c'est à savoir l'avarice: même à la fin de leur voyage faire grande provision. Est-il d'habitude si fantasque chez les jeunes que de se doublement couvrir et coiffer au fort de la saison chaude, comme font nos aînés? Ou paraît-il si ridicule de porter les cheveux longs que de n'en pas porter du tout? Vraiment, de même qu'entre les philosophes le sceptique qui doute de tout est plus ergoteur que le dogmatique, qui affirme, et l'académique, qui nie tout, de même ces aînés incertains, qui appellent fantasques et ceux qui suivent d'autres fictions et ceux que mène la suggestion de leur humeur, sont les plus fantasques de tous.

PARADOXE IV

Que la nature est le pire de nos guides.

Sera-t-elle un guide pour toutes les créatures, elle qui en est une? Ou si elle aussi a un guide, une créature aura-t-elle meilleur guide que nous? Les passions de désir et de colère, les errements mêmes sont naturels: les suivrons-nous? Peut-elle, qui n'a pas corrompu que nous, mais elle-même, être un bon guide? Le premier homme ne fut-il pas, par désir du savoir, corrompu jusque dans la blanche intégrité de la nature? Et ne fut-ce pas la nature, si la nature agit jamais, qui infusa ce désir de savoir, donc cette corruption en lui, en elle-même, en nous? Si par nature nous entendons notre essence et définition, notre être raisonnable, cela étant commun à tous (l'idiot et le sage étant également raisonnables), pourquoi donc tous les hommes, possédant une seule nature, ne suivent-ils pas une seule carrière? Ou si nous entendons nos inclinations, hélas, quel guide infirme que cela, qui suit le tempérament de nos corps de fange? Nous ne pouvons dire, en effet, que nous tenons d'aucune manière nos inclinations, notre esprit, notre

âme, de nos parents. Le dire comme tout venant du tout, c'est pécher contre la raison, car alors au premier il ne restera rien; comme partie venant du tout, c'est pécher contre l'expérience, car alors cette part également impartie à de nombreux enfants serait (comme la terre par l'héritage) en quelques générations réduite à néant. Le dire par communication, c'est pécher contre la théologie: communiquer le pouvoir de communiquer toute l'essence à autre chose que Dieu est un pur et simple blasphème. Au reste, si tu as la nature et l'inclination de ton père, lui aussi avait celles de son père, et remontant ainsi tout revient à un homme, tout a une seule nature, tout embrassera une seule carrière. Or, cela ne peut être. Par conséquent, les humeurs et le corps entier nous les héritons des parents, et les inclinations, l'esprit les suivent. Car notre esprit est lourd dans les épreuves du corps et se réjouit de ses plaisirs. Comment cette nature nous gouvernera-t-elle, que notre pire partie gouverne? Chassez le naturel, il revient au galop. Cela est vrai; mais ces impulsions justes et ces inspirations qui doivent être nos guides, il nous les faut séduire et courtiser, leur faire bon accueil, sans quoi elles nous abandonnent. Le dicton *Tu nihil*